

***Controverses. Accords et désaccords en sciences humaines et sociales.* Par Yves Gingras (dir.). Paris : CNRS Éditions, 2014. 278 p., notes, bibl. ISBN 978-2-271-08163-6, 42.95 \$**

Vincent Guillin

Volume 38, Number 2, 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1038358ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1038358ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

CSTHA/AHSTC

ISSN

1918-7750 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Guillin, V. (2015). Review of [*Controverses. Accords et désaccords en sciences humaines et sociales.* Par Yves Gingras (dir.). Paris : CNRS Éditions, 2014. 278 p., notes, bibl. ISBN 978-2-271-08163-6, 42.95 \$]. *Scientia Canadensis*, 38(2), 96–98. <https://doi.org/10.7202/1038358ar>

pense entre autres à la condamnation de la Région des lacs expérimentaux et aux coupes dans la Fondation canadienne pour les sciences du climat et de l'atmosphère qui entraînent l'abandon du financement pour le Laboratoire de recherche atmosphérique en environnement polaire. La loi C-38 diminue les moyens de la Table ronde nationale sur l'environnement et l'économie et engendre des réductions qui affaiblissent les capacités du gouvernement à surveiller les installations et lutter contre les déversements de pétrole. De plus, ces deux lois ont dépouillé les politiques règlementaires de leur pouvoir en matière de protection des plans d'eau et des populations de poissons. Selon Turner, la liste des plans d'eau protégés par la loi sur les eaux navigables passe de près de 3 millions à 162 et l'on ne prévoit que la protection des habitats de poissons dont l'importance économique est démontrée.

Une autre facette du « plan Harper », selon Turner, est le contrôle du message. Au cours de la période minoritaire, la position du gouvernement conservateur à l'égard de l'environnement est décrite comme hésitante, incohérente et désorganisée, mais à partir de 2011 il s'active pour discréditer toute forme d'opposition à l'exploitation des ressources naturelles du pays. À titre d'exemple, les communications des scientifiques gouvernementaux continuent à être contrôlées, la ligne du parti et les positions du gouvernement sont défendues avec entêtement au parlement et dans les médias et le projet C-38 prévoit 8 millions de dollars pour permettre à l'Agence canadienne du revenu de scruter les activités politiques des ONG environnementales. Par rapport à cette dernière mesure, seul un groupe de médecins pour le désarmement nucléaire tombe au piège.

Une part importante de l'argumentaire du livre cherche à montrer la gravité de ces changements. L'auteur souligne leurs impacts sur la réputation du Canada, sur la capacité du gouvernement à respecter ses engagements en matière de surveillance et de protection environnementale et sur l'intégrité des finances publiques qui se trouvent détournées vers une vaine gestion de l'image. Turner trace un gouffre entre Stephen Harper et ses prédécesseurs. Il raconte l'histoire des réformes de la fonction publique de Robert Borden et celle des accords relatifs à la protection environnementale sous Mulroney. Il fait l'éloge des découvertes importantes qui eurent lieu dans la Région des lacs expérimentaux avant qu'elle ne soit menacée par le projet de loi C-38. Même

Preston Manning est dépeint comme ayant plus de sensibilité environnementale que Harper. Pour Turner, le mépris de Stephen Harper à l'égard de la science constitue une rupture avec les idéaux des Lumières, la gestion rationnelle et les réformes progressistes du XX<sup>e</sup> siècle. Cette attitude est plus culturelle qu'idéologique selon lui. Elle témoigne de l'ignorance des membres du Parti conservateur en matière de science et d'innovation. Enfin, pour Turner, c'est l'identité canadienne qui en souffre. Les élections de 2015 mettront à l'épreuve sa thèse selon laquelle les Canadiens et Canadiennes ne se reconnaissent plus dans leur pays.

« Science on coupe! » est le produit d'un travail de documentation journalistique et de critique politique exceptionnel qui souffre peut-être de ses généralisations et d'un manque de profondeur sociologique. L'argumentaire étant résolu à montrer le caractère sans précédent du « plan Harper », on oublie que plusieurs penseurs conservateurs du XX<sup>e</sup> siècle ont régulièrement entretenu une posture plutôt hostile envers l'expertise et la technocratie. La mise en contexte souffre aussi de l'absence d'une discussion détaillée de l'essor du néolibéralisme, du déclin du torisme classique et des implications de la fusion du Parti progressiste-conservateur avec l'Alliance canadienne et son penchant populiste. Le livre fournit par contre un témoignage pertinent du rôle des politiques scientifiques de Stephen Harper et de ses alliés dans le réaligement de la nation autour des intérêts et valeurs des forces politiques et économiques de l'Ouest canadien. Il offre aussi un argumentaire important pour la défense de la science canadienne.

*Julien Landry, Université du Québec à Montréal*

## Science

**Controverses. Accords et désaccords en sciences humaines et sociales.** Par Yves Gingras (dir.). Paris: CNRS Éditions, 2014. 278 p., notes, bibl. ISBN 978-2-271-08163-6, 42.95 \$.

« Points chauds » de l'activité scientifique, les controverses qui enflamment régulièrement les différentes communautés de spécialistes, et qui vont parfois jusqu'à embraser la sphère du débat public, ont un statut épistémologique indécis : d'une part, une vision optimiste et agonistique du progrès scientifique a tendance à y voir des moments décisifs de l'avancement des connaissances, au cours desquels l'affrontement

des hypothèses et des théories accouche — souvent dans la douleur — d'un nouvel état du savoir ; d'autre part, on soupçonne la violence symbolique et les stratégies rhétoriques caractéristiques de ces épisodes de relever plus de la polémique motivée par l'idéologie ou l'intérêt de ceux qui y participent que de l'échange intellectuel rationnel et constructif.

Dans cet ouvrage collectif, Yves Gingras et ses co-auteurs nous proposent un cadre analytique et une série d'études de cas qui permettent d'aborder plus finement cette question de la nature des controverses scientifiques, en se penchant plus particulièrement sur les sciences humaines et sociales. Explicitement et résolument enracinée dans une sociologie du « champ » inscrivant les débats considérés dans un espace théorique et institutionnel qui en définit les coordonnées (la controverse donne-t-elle lieu à un échange technique réservé aux praticiens d'une discipline donnée ou fait-elle l'objet d'une discussion « profane » plus ou moins élargie ?) et qui spécifient les différents types d'acteurs impliqués (amateurs ou professionnels, jeunes chercheurs ou autorités reconnues, spécialistes de la question ou nouveaux venus dans le domaine, etc.), la perspective commune adoptée ici se double — comme y insiste Y. Gingras dans son introduction — d'une analyse des diverses stratégies éditoriales et argumentatives employées par les protagonistes engagés dans ces joutes d'idées, l'attention portée à la dimension dialogique complétant heureusement celle accordée à la dimension sociologique du problème envisagé.

On soulignera d'emblée la pertinence des controverses retenues. D'une part, parce qu'on a choisi de se concentrer sur des épisodes qui, s'ils ne sont plus au cœur de l'actualité savante ou du débat public, n'en sont pas moins encore présents à l'esprit de ceux qui en ont été les contemporains : la controverse Merton-Becker sur les liens entre piétisme et science (reconstituée par J. Mauduit) constituant l'horizon temporel le plus éloigné (le mi-temps des années 80), alors que la polémique déclenchée par le livre de S. Gouguenheim, *Aristote au Mont-Saint-Michel* (2008), véritable feu de paille historiographique, s'éteint rapidement en 2009. Ce faisant, on permet au lecteur d'objectiver pour lui-même les réactions qu'il aurait pu avoir à l'occasion de tel ou tel de ces affrontements récents.

D'autre part, en choisissant d'évoquer des controverses ayant agité des disciplines différentes (de l'histoire des sciences, avec les débats ayant entouré les livres de Biagioli et Redondi sur

Galilée, respectivement analysés par I. Huppé et A. Couillard, à l'anthropologie, avec la controverse Sahlins-Obeyesekere sur la supposée divinisation du Capitaine Cook par les Hawaïens, rapportée par E. de Sève, en passant par la sociologie des sciences elle-même, Y. Gingras explicitant les termes et les ressorts de la polémique autour du « constructivisme ») ou qui se sont développées dans des contextes nationaux ou culturels spécifiques (telle la controverse déclenchée sur les campus états-unien par la thèse d'une origine sémitico-égyptienne de la science grecque défendue par M. Bernal dans sa *Black Athena* [1987-2006], que relate M. Lajeunesse ; ou la polémique, exposée par C. Fordant, sur les statistiques ethnoraciales qui a divisé les statisticiens et démographes français au milieu des années 1990), on est mieux à même de saisir les différentes variables qui vont faire qu'une controverse « prend », comme on le dit d'une sauce, qu'elle se radicalise, qu'elle sort des cercles de spécialistes pour s'étendre au grand public, pour finir par s'apaiser ou s'éteindre.

Pour simplifier — grossièrement — les choses, on pourrait dire que les polémiques « savantes », celles qui restent confinées au champ scientifique, se cristallisent principalement autour d'enjeux méthodologiques (le respect des règles du « métier » propre à la discipline considérée, l'attachement à une interprétation objective des faits, etc.) et sont l'indice de la volonté d'une communauté de praticiens de circonscrire le débat scientifique en fonction de ses normes propres. Pour qu'une controverse devienne « publique », son objet ou ses protagonistes doivent alors renvoyer, plus ou moins directement, à des préoccupations idéologiques, politiques, culturelles, religieuses ou éthiques préexistantes qui vont lui permettre de retentir plus largement et donner lieu à des usages différenciés chez les différents acteurs sociaux. Aux deux extrêmes du spectre polémique, on aurait ainsi la controverse Merton-Becker, affaire quasi-exclusive d'historiens et de sociologues, et la controverse autour de *Black Athena*, élément important des débats récents sur l'identité raciale et les « culture wars » qui ont résonné, au-delà du cénacle des antiquisants, dans le champ intellectuel états-unien tout entier.

Solidement ancré dans une posture symétrique, ce collectif n'entend pas distribuer les bons ou les mauvais points ou décider qui, au final, a triomphé dans tel ou tel débat (même si certaines contributions laissent deviner en filigrane les critères en fonction desquels on pourrait rendre un tel jugement). Il incite plutôt à porter une plus

grande attention au caractère « indexical » ou « local » des controverses scientifiques et à ne pas négliger le détail des échanges argumentatifs qui les structurent. À charge pour le lecteur de forger ses propres hypothèses quant à la fonction des controverses — à défaut de réellement favoriser l'avancement concret des connaissances (comme semblent le suggérer les cas passés en revue), ne pourrait-on pas penser qu'elles contribuent à la réaffirmation périodique des normes du discours légitime dans un domaine scientifique donné et de l'éthos intellectuel qui en est inséparable ? — et de tirer les implications prescriptives d'une telle analyse : qu'est-ce qui mérite qu'on se lance dans une controverse ? Comment doit-elle être menée ? Comment doit se manifester ce que l'on pourrait appeler « l'indignation cognitive » ?

*Vincent Guillin, Université du Québec à Montréal*

***De la didactique des mathématiques au Québec. Entretiens avec ses bâtisseurs.*** Par Jérôme Proulx. Montréal: Presses de l'Université du Québec, 2013. 262 p. ISBN 978-2-7605-3757-6, 23.00 \$.

Le présent ouvrage poursuit le travail entamé dans le cadre du colloque «La didactique des mathématiques au Québec : genèse et perspectives », organisé par le groupe des didacticiens des mathématiques du Québec (GDM). À ce moment-là, Jérôme Proulx, l'auteur de ce livre, réagissait à la table ronde où participaient Jean Dionne, Claude Gaulin, Philippe Jonnaert, Colette Laborde, Gisèle Lemoyne et Richard Pallascio. Sa réflexion s'est prolongée dans ce livre, car l'établissement de ponts entre chercheurs lui semble majeur pour contribuer à l'édification d'une mémoire collective.

Si l'auteur fait référence à la transition entre « didacticiens d'expériences qui laissent la place à une relève fort nombreuse de nouveaux didacticiens », j'ajouterais que l'apport de cet ouvrage, tel que l'expose son titre, se situe dans une perspective plus significative puisqu'il s'agit de chercheurs qui ont façonné, bâti, modelé, légitimé le champ de la recherche en didactique des mathématiques. C'est par l'intermédiaire d'entrevues retranscrites (et légèrement retouchées) que le lecteur entre dans l'univers de huit bâtisseurs, soit Gisèle Lemoyne, Bernard Héraud, Nadine Bednarz, Renée Caron, Carolyn Kieran, Jean Dionne, Nicole Nantais et Anna Sierpiska. À partir d'articles personnels que les chercheurs ont sélectionnés, Jérôme Proulx aborde

diverses questions communes qui évoluent selon le parcours ; l'ouvrage permet tantôt d'avoir accès à un récit plutôt dépersonnalisé tantôt à des moments où nous entrons au cœur même de la recherche des auteurs avec des exemples de tâches, de productions, etc.

La diversité des expériences, des milieux, des statuts dans lesquels les personnes interrogées ont évolué permet d'avoir accès à des événements, des figures, des parcours riches et éclectiques sur la scène québécoise, mais également sur le plan international. À titre d'exemple, il est question de l'apport des regroupements québécois (GDM, APAME, AMQ, CIRADE, etc.), de l'influence de colloques marquants tenus au Québec (CIEAEM à Sherbrooke sur le rôle de l'erreur, ICME à Québec, CIRADE sur la construction des savoirs : obstacles et conflits ainsi que sur les représentations, etc.), des chercheurs qui ont contribué de façon notable au champ de la didactique des mathématiques (Lunkenbein, Herscovich, Bergeron, Gaulin, Janvier, Pallascio, etc.) ; mais également des influences internationales qui les ont nourris. La naissance et l'évolution de la didactique des mathématiques au carrefour de champs de recherche divers (intelligence artificielle, psychologie cognitive, anthropologie, etc.) sont tout aussi tangibles. La lecture de cet ouvrage permet de réaliser que le travail conceptuel fait par ces chercheurs en didactique des mathématiques est toujours d'actualité et que leurs textes de début de carrière, sont toujours cités : textes sur la numération orale de Héraud, premier article de maîtrise de Kieran sur l'algèbre, articles sur la numération de Bednarz et Janvier, etc.

Cependant, après avoir fait ce rapide tour d'horizon, il nous semble important de nous arrêter sur des aspects qui nous ont particulièrement interpellés dans cet ouvrage.

Tout d'abord, l'entretien avec Gisèle Lemoyne permet de retracer divers événements et moments de sa carrière en didactique des mathématiques et les relations dans le domaine qu'elle a pu construire. Sa reconnaissance envers le travail enseignant, les étudiants aux cycles supérieurs et les élèves dits en difficulté d'apprentissage, qu'elle considère comme co-chercheurs, l'amène à proposer quelques moyens de se donner un espace commun permettant de constituer un terrain fertile, notamment par la co-construction d'un site web et la tenue d'un symposium.

L'entretien avec Bernard Héraud est fort instructif. Il montre la notoriété qu'avaient certains chercheurs québécois ainsi que leur